

## **A propos du « Psychanalyste infidèle » de Georg R. Garner.**

**(Editions Eres, collection « analyse laïque »)**

Voici le livre d'un mort.

En effet, Georg Garner est décédé il y a 4 ans, à l'âge de 53 ans, ce qui fait de moi par rapport à lui, un survivant. Non seulement parce que, dans son livre, il tente de faire de la survie un concept mais encore et particulièrement parce que j'ai exactement son âge. Ou plutôt nous aurions exactement le même âge s'il avait survécu. Ça laisse rêveur. En tout cas ça ne me laisse pas indifférent d'éprouver son concept de survie, pas seulement à forge des représentations, mais aussi à l'aune de la chair.

*« Sur le plan psychique, dans aucun cas le psychanalyste ne peut être le tenant lieu ou le représentant d'une pensée, d'un dogme, d'une institution ou d'une ethnie. L'analyste infidèle n'est peut-être rien d'autre que cela : une personne analysée, certes, de préférence formée à l'exercice de ce métier, mais vulnérable et désarmée au lieu même de son symptôme qui est également sa richesse ».*

Je suis surpris de me retrouver exactement dans cette définition qui ne peut que renforcer mon sentiment de survivance.

Evidemment ce livre a été écrit par Georg Garner mais n'a pas été conçu par lui puisqu'il s'agit de textes rassemblés par son épouse, Corinne Alexandre-Garner et son éditeur, Pierre Eyguesier. Le fait qu'il commence par une réflexion sur le deuil n'est pas sans ouvrir dans le lecteur d'étranges résonances qui pour être sombres, n'en sont pas moins éclairantes.

Georg Garner a le chic pour tisser des savoirs venus d'horizons extrêmement divers, comme ces parcours des aborigènes liant une personne, un fragment d'un chant ancestral, et un bout de chemin. Ces liaisons multiples aident à maintenir la mémoire intacte, comme celle de Veniamin dont les prodiges étaient dus, disait-il, au rapport incessant qu'il nouait entre les mots et les choses.

Ainsi le tissu de la mémoire se tient-il autour des trous occasionnés par les deuils. Curieusement, Georg Garner a oublié de citer ce travail fondamental de Freud autour de la liaison entre représentation de mot et représentation de chose, fondement du refoulement lorsque elle est brisée, du souvenir lorsque la parole la reconstruit dans la cure. Mais il nous dit cela autrement, avec ses propres mots, ce qui donne à son texte cette impression de fraîcheur qui nous change du psittacisme trop souvent à l'honneur.

D'ailleurs il n'oublie pas une fort intéressante réflexion à ce sujet, qu'il repère du nom de langue de bois. On parle le lacanien comme on parle le breton, le basque ou l'alsacien : chaque communauté tente de se protéger de l'étranger en se repliant sur des dialectes qui deviennent le Schibboleth de l'appartenance. L'accent, c'est-à-dire une légère inflexion de voix, ou la mimique, fonctionnent de la même façon dans un registre minimum. Ça permet au sujet peu assuré de se retrouver derrière des frontières protectrices dans un espace où chacun reconnaissant les autres, se reconnaît.

A l'inverse les références de l'auteur à l'ethnologie et à l'étymologie renouvelle le vocabulaire en repoussant un peu plus loin les frontières de notre espace freudo-lacanien. Mais c'est une ouverture qui a elle même ses limites : connaître des étymologies ou des coutumes funéraires exotiques, c'est fort bien, mais c'est un savoir qui ne saurait se substituer aux associations propres d'un analysant. Comme le dit l'auteur lui-même en référence à

Ulysse qui, entendant le récit de ses exploits de la bouche d'un aède, ne peut que se cacher le visage pour pleurer la perte de sa propre voix. En analyse, on vient en effet pour se raconter en retrouvant la voix qui supporte le récit de notre histoire, malade que nous étions d'avoir été trop longtemps parlés par les autres.

Je rapproche ici l'exploration de « l'Odyssée » produite par Garner (p.151, 157) d'une citation de Lacan (p.161) qu'il propose en illustration de l'étymologie du mot « voix ». Selon lui la « vox » latine serait proche du « votum » qui exprime le vœu, notamment sous la forme adressée à une divinité. Il nous en reste les traces dans les *ex voto* des églises et dans le vote par lequel le citoyen exprime son vœu. Alors vient l'illustration par « l'un des rares rêves dont Lacan (...) nous livre le récit » puisque, depuis Freud nous savons que le rêve est l'expression d'un vœu. Je cite *in extenso* la citation de Garner qu'il extrait de « Encore » (séminaire XX, Seuil, p. 167) : « j'ai rêvé cette nuit que quand je venais ici [son séminaire], il n'y avait personne. C'est où se confirme le caractère de vœu du rêve. Malgré que je fusse assez outré, que cela ne doive servir à rien, puisque je me souvenais aussi dans mon rêve que j'avais travaillé jusqu'à quatre heures et demie du matin, c'était quand même la satisfaction d'un vœu, à savoir que dès lors, je n'avais plus qu'à me les rouler. »

Ce que j'ajouterais, en rapport à Ulysse, c'est qu'un autre vœu se trouve non dit, mais mis en acte par le séminaire de Lacan comme tel : c'est le lieu où il peut parler, c'est-à-dire faire entendre sa voix. Evidemment cet autre vœu entre en contradiction avec celui de se les rouler, car pour Lacan, faire entendre sa voix consiste à parler de théorie. Et c'est en effet un des rares moments où il se lâche un peu, délaissant les arguties philosophico-mathématiques, pour simplement nous faire part de ce qu'il n'a pas « dû » préparer : un rêve. Il disait lui-même qu'à son séminaire il était analysant, ce qui était un peu abusif dans la mesure où il était surtout dans l'élaboration consciente d'une théorie, mais juste au sens où il y faisait entendre sa voix. L'analyste, lorsqu'il est en fonction, s'il est supposé savoir, n'est pas supposé parler. Ce qui ne veut pas dire non plus qu'il doive se taire.

Il se confirme ainsi que le vœu est proche de la voix, mais à mon sens, l'interprétation du rêve nous en apporte une confirmation autrement plus convaincante que l'étymologie. L'interprétation au sens psychanalytique, bien entendu, c'est-à-dire celle qui laisse parler le non savoir, ou plus exactement le savoir insu de l'inconscient, à la place du savoir que suppose l'étymologie. En ce sens, je lis le rêve de Lacan comme le témoignage de son désir de ne plus se laisser aller à rester l'esclave de sa posture de maître, et à entendre dans les faits ce qu'il ne cesse de démontrer théoriquement que, quoiqu'on en veuille, l'inconscient est le seul maître, auquel pour une fois, il cède la place.

Le périple de Garner l'avait sans doute placé avec une certaine aisance dans les langues, puisqu'il a navigué de sa Vienne natale au Canada, puis en France, et que ses études lui ont fait aborder les rives du grec et du latin. Cette aise, j'imagine, n'allait pas sans un certain malaise à se trouver de ce fait étranger partout. Je le déduis de son insistance à aborder le thème de l'étranger, ce qu'il fait à mon sens de la meilleure des façons en y repérant l'Autre intérieur à chacun de nous. Insulter l'étranger au nom de son étrangeté, ce n'est pas autre chose que s'insulter soi-même, le soi-même de l'inconscient que nous ne voulons pas reconnaître comme notre. Ainsi le Lacan du rêve est un pur étranger pour le Lacan qui parle au séminaire : il ne s'imagine pas une seule seconde qu'il pourrait se les rouler. Au point, à ce que j'en sais, de ne pas s'accorder non plus cette licence au moment de ses analyses, puisqu'il y travaillait ses ronds de ficelles.

Personnellement, non seulement je m'autorise à faire part de mes rêves, ce qui est quand même la matière première sur laquelle travaille notre discipline, mais je m'autorise aussi à faire attention flottante au moment d'écouter mes analysants, soit, effectivement, à me les rouler. Ce n'est pas ce qui me libère complètement du « devoir » de rendre compte à mon séminaire, mais ça relâche quand même un peu la pression. L'analyse est faite pour ça,

finalement : par le relâchement de l'attention flottante (qui n'est pas l'attention portée à autre chose, lecture, écriture ou élaboration théorique, par exemple), se mettre dans cette disposition étrange permettant d'être réceptif à ce qui s'exprime d'étranger chez l'autre, expression rendue possible de son côté par cet autre relâchement qu'est la pratique des associations libres.

Je suis reconnaissant à Georg Garner de nous avoir livré le récit d'une partie de sa vie. Nous n'avons pas que des réflexions intellectuelles, nous avons aussi le lien qui les noue à ce qui fût sa vie, notamment ce que j'inscrivais plus haut dans l'ordre du malaise : « *à force de voyager, de passer d'une immigration à une autre, on perd sa famille, sa langue, son pays et son nom* ». (p.39).

Et là, j'avancerais une hypothèse de lecture : l'auteur tourne autour d'un pot que la mort ne lui a pas laissé le temps d'aborder. Sans doute cette hypothèse me concerne plus, moi, lecteur, survivant, que lui, auteur, mais justement c'est ce dont il s'agit. Lorsqu'il nous dit qu'il n'aime pas exposer des cas (p. 143), je le suis volontiers dans cette opinion, mais le pot dont je viens de parler se trouve être celui dont on parle lorsqu'on dit se situer dans le champ de la psychanalyse. Cette façon de dire représente l'abord négatif de la question, soit l'extérieur du vase. L'intérieur ce serait, selon moi, cette façon de s'exposer soi-même comme cas, auquel cas le mot cas n'est plus approprié. C'est la bonne façon de comprendre le schéma du vase renversé.

C'est ce qui ouvre la première section de ce livre, livrant la clef fondamentale pour comprendre la suite. Cette suite est théorisation intellectuelle à partir d'écrits d'autres auteurs, et à partir d'autres disciplines, étymologie et ethnologie, comme déjà dit, mais aussi urbanisme, histoire, architecture, et peinture. Tout cela est passionnant, mais, comme les enceintes d'une ville, ne fait que cerner les contours de l'essentiel. Bien sûr les murailles d'une ville comportent des portes. C'est dans ce livre que j'ai appris l'origine de ce mot. Pour fonder une ville, le roi ou l'empereur faisait tracer par la charrue un sillon à la place des futures murailles. Ce tracé cependant s'interrompait en certains endroits, là où on avait dû *porter* la charrue pour marquer les emplacements des *portes*.

Ces moments où un auteur se livre sont toujours des portes, des endroits où la fermeté du sillon se lâche, mais où le lecteur se sent *emporté* et admis à l'intérieur des défenses. Une anecdote dont ce livre fourmille, mais celle-là est particulièrement illustrative du propos. Pourquoi sacrifions-nous au rite du café croissant le matin ? Parce que Vienne a été assiégée deux fois par les turcs, dont l'emblème est, comme chacun sait, le croissant. Un pâtissier viennois a eu l'idée, après la deuxième victoire, de rendre comestible l'emblème de l'étranger, qui est dorénavant connue partout en Europe sous le vocable de viennoiserie. Au point de devenir l'emblème gourmet d'une France hédoniste. Dans « Guerre et amour », le pastiche réalisé par Woody Allen du « Guerre et Paix » de Tolstoï, un capitaine russe harangue ses troupes :

- les français vont envahir la russie. Ces français viennent ici au nom de la liberté ; vous voulez la liberté ?
- nooon !!! répond la troupe comme un seul homme, secouant vigoureusement le chef de droite à gauche.
- Vous voulez manger des croissants tous les matins ?
- noooooon !!! répond la troupe comme un seul homme, secouant vigoureusement le chef de droite à gauche.

Ainsi le croissant est-il devenu pour un américain du 20<sup>ème</sup> siècle, l'un des symboles de la France, juste après la liberté. De la même façon, oserais-je avancer, la psychanalyse, autre viennoiserie célèbre, est devenue française par la grâce de Jacques Lacan.

Cette *cauda* n'est pas du Garner, mais ma façon de prolonger son propos sur l'identification à l'étranger par ingestion.

Certes, il ne s'agit que d'une métaphore historique, mais elle indique le sens des préoccupations de Garner, qui se précisent, curieusement, au niveau du chapitre intitulé par les éditeurs « Critique sociale et politique ». je cite (p.182) :

*« Or il me semble difficile de permettre à quelqu'un de prendre conscience du lieu qu'il occupe dans le corps social si la position socio économique de l'analyste dans le corps social se dérobe à toute analyse possible ».*

S'en suit une note de bas de page dans laquelle il confronte « *par goût du paradoxe* » des analysants et analystes dans des positions socio-économiques très opposées. Il est certes louable, et même nécessaire de poser cette question à l'analyse. Mais est-il pour autant évident de permettre à quelqu'un de prendre conscience de sa position dans son propre corps (suis-je homme ou femme, par exemple), et dans le corps familial, si la position de l'analyste par rapport à ces deux corps est simplement supposée analysée par l'analyse de l'analyste, et donc, hors de toute analyse possible une fois celui-ci confortablement installé dans son fauteuil ? Tout cela est régulièrement passé sous silence, comme inscrit une fois pour toute au registre des évidences qu'on ne discute pas, ou du privé qu'il serait indécent de débiller.

Cet étranger qui occupe tant l'auteur, et que Lacan appelait l'Autre, il importe en effet que, lorsqu'on accepte cette fonction d'analyste, on soit à même d'en analyser la place, à l'intérieur ou à l'extérieur, comme les vaticinations du croissant...intérieur ou extérieur n'étant ici qu'un exemple des repères topologiques qui entrent en jeu. Et ce n'est pas qu'une question socio-économique. Ce n'est pas non plus une question de décision consciente qui amènerait au « bon » positionnement, en fonction des dires de la théorie. Et pour cause : l'étranger en nous, l'inconscient, sait fort bien plaider sa cause sans même qu'on l'entende, en deçà de toute théorie.

Garner sait cela, il est même un des rares à en faire état, comme lorsqu'il signale un lapsus de sa mémoire lors d'une cure, attribuant à la femme d'un analysant l'histoire de la femme d'un autre analysant, ou lorsqu'il rappelle que l'analyste doit « *se laisser travailler par le transfert, par son écoute, par les affects qu'il reçoit, à se laisser devenir analyste pour cette personne* ». Je regrette juste qu'il n'ait pas ouvert cette porte plus largement

Nous voilà revenu à cette nécessité de faire entendre sa voix, qui en tant que reste échappant à toute signification, peut faire figure d'étranger au sein de notre propre dire. En témoigne le sentiment (d'inquiétante) étrangeté lorsqu'il nous arrive d'entendre en différé notre voix enregistrée. Miroir décalé dans le temps mais miroir tout de même, comme le souligne Garner, comme le chant des sirènes pour Ulysse. En ce sens la voix fait écho au point de fuite de la perspective. Ce sont les deux autres points d'ancrage dont ce livre se fait la caisse de résonance et le tableau. Dommage que cela ne se passe que sur le plan théorique. Ici les portes de la citadelle resteront fermées, comme dans ces toiles de Lorenzetti que cite l'auteur (*Effets du bon ou du mauvais gouvernement en ville et à la campagne, fin du XIVème siècle*) dans lesquelles *la ville ou la campagne jouent le rôle d'un fond de scène qui écrase l'effet de profondeur.*(p.134).



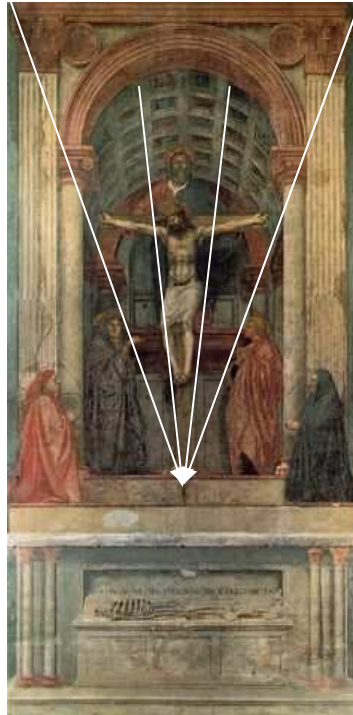
Comme telle, la voix reste absente de tout livre et de tout tableau, tandis que dans l'énonciation, elle reste en deçà de tout signifiant. Garner sait très bien nous le dire, comme je viens de le faire remarquer. Ce n'est pas que l'erreur est humaine et qu'il faut bien faire avec, mais au contraire qu'elle est source de liaison avec l'autre au niveau de l'inconscient. C'est là où l'Autre se manifeste, je dirais non pas tant dans cette position qu'occuperait l'analyste, mais dans sa capacité à s'en laisser saisir comme étant le soutien même de l'avancée de l'analyse.

Je réitère ici mon regret de ne pas en lire plus sur les modalités pratiques de sa façon d'y parvenir. Et revoilà le pot autour duquel on tourne, qui va s'avérer trou dans les lignes suivantes. Je ferais cette fois l'hypothèse que ce refoulement se lit au niveau d'un passage trop rapide du champ analytique au champ politique, empêchant de nouer cette liaison que j'ai déjà évoquée entre le point de fuite de la perspective et la voix.

Je m'explique.

1) D'abord dans le champ scopique.

Dans son étude de la naissance de la perspective, celle-ci apparaît comme le triomphe d'un point de vue totalitaire : le point de vue unique qui dans la « *Trinité* » de Masaccio fait converger les lignes de fuite vers le pied de la croix, lieu sacré par excellence.



Par opposition, les multiples points de fuite des tableaux antérieurs de Lorenzetti sont présentés avec une tonalité de regret. La modernité, qui commence selon lui à Degas, renoue avec les points de fuites ou les points de vue multiples, notamment avec le cubisme. Il oppose ainsi un art d'ouverture (avant Masaccio, après Degas) à un art de fermeture proche d'une vision objective et totalitaire du monde, celui de l'organisation de la perspective. « *L'homme gouvernera par l'œil* » (p.126)

C'est son point de vue. Je pourrais y opposer le mien, dans lequel non seulement l'homme gouverne *aussi* par la voix (et comment !), mais encore où la perspective serait une des nombreuses tentatives de l'histoire d'écrire, c'est-à-dire de théoriser le trou, soit : le rien, ce qui s'échappe et fuit, réfractaire à toute saisie. A lire à présent, puisque nous disposons des concepts lacaniens : objet *a* et fonction phallique du langage,  $\Phi$ . Où nous retrouvons le regard et la voix. La topologie serait le dernier avatar de ces tentatives, la bande de Moebius et le nœud borroméen étant la façon la plus mathématique qu'on ait trouvée d'écrire le trou (objet insaisissable, surface désorientée) et la fonction trouure. J'appelle ainsi la fonction de trouer, dans le droit fil de la dernière définition de Lacan que, si je me souviens bien, on ne trouve pas avant le « *Le Sinthome* » : « *le symbolique, c'est le trou* ». Loin d'être totalitaire dans l'imposition d'un point de vue unique, cette acception de la perspective théorise au contraire l'ouverture comme telle, celle qui autorise la circulation des fluides, de la libido et du signifiant.

Celle qu'on est censé ouvrir dans la mise en chantier d'une analyse.

2) à présent dans le champ auditif.

Garner nous donne en exemple l'opposition entre la manière occidentale de commencer un conte et la manière orientale (p.124). Ici : « il était une fois », qui selon lui marque un lieu et un temps précis, là « c'était peut-être ainsi, mais peut-être pas » ouvrant une liberté inconnue en occident. Sortant aussitôt du champ analytique, il embraye donc une interprétation politique dans laquelle l'étranger se trouve valorisé. Que ne cite-t-il à côté de cela, l'interdiction islamique qui frappe toute icône, interdisant l'invention de la perspective,

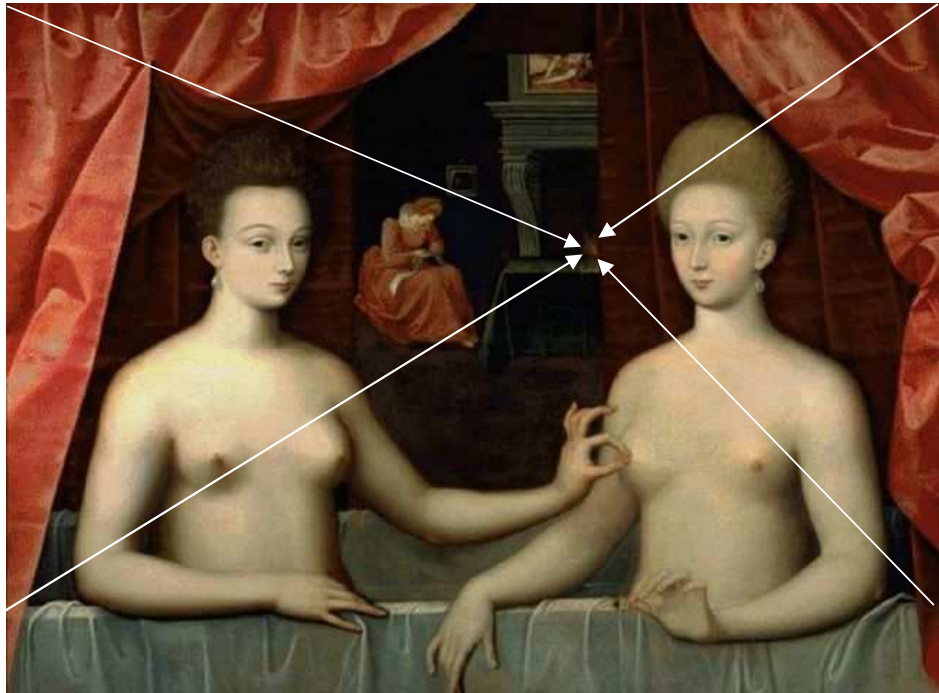
et confinant la peinture à l'abstraction, voire à la décoration ? « *et quand l'abstraction devient espace unique, l'effet est totalitaire* »(p.123). Cela, il le dit à propos de l'art occidental, dont l'effort de perspective se rapproche selon lui de l'objectivité c'est-à-dire de l'abstraction, c'est-à-dire de l'enfermement dans un point de vue unique et donc totalitaire. Quand on saute dans le champ politique ou culturel, la partialité de l'étude amène à des torsions difficiles à suivre. Car alors on est passé dans un champ où la particularité s'efface devant la singularité d'une culture, toujours plus universelle que le sujet qui s'offre le paradoxe d'être l'objet de la psychanalyse.

Approfondissant ce sillon de l'interprétation politique « *creusant l'écart entre orient et occident* » (p. 124), Garner en vient à dénoncer la modalité occidentale de raconter. La scène du conte bien de chez nous serait alors un lieu où « *les règles de la sémantique et de la grammaticalité étaient scrupuleusement respectées* » (p. 125) au moins, le reconnaît-il, jusqu'à ces dernières années où les contes pour enfants ont « *su combler cette lacune* ». Pour moi, il s'agit là des règles du langage qui sont bien entendu respectées partout, y compris sur l'Autre scène inventée par Freud puisque l'inconscient est structuré comme un langage. Je n'arrive pas à suivre l'auteur lorsqu'il ajoute que cette Autre scène du conte « *est un ailleurs qui constitue une scène déplacée soumise au même ordre que celui qui structure notre univers* ». Bien sûr que c'est du même ordre, au sens où le rêve comme les mythes transposent dans un monde Autre la partie inconsciente de la structure qui cependant se manifeste tout autant dans la vie quotidienne. Et c'est vrai partout dans le monde. Je ne crois pas qu'il soit vrai que l'ouverture soit plus présente ailleurs qu'en occident. Certes, on peut s'ouvrir aux autres cultures, c'est même une nécessité, mais ce n'est pas pour ça que l'étranger doit aussitôt prendre une valeur supérieure parce qu'il serait exempt d'un totalitarisme dont seules nos cultures seraient les vecteurs.

Certes, la perspective est une illusion. Mais on pourrait dire cela de toute représentation : le mot n'est pas la chose, pas plus que l'image. Et ce n'est pas parce qu'elle ordonne le point de vue qu'elle impose un point de vue unique sur le monde. Au contraire, elle tente selon moi d'écrire l'irreprésentable, ce réel dont nous parle Lacan, en tant que le point de fuite condense tous les points à l'infini, c'est-à-dire tout ce qu'il est impossible de représenter. Point *étranger* à la peinture, donc, trouure nécessaire à l'illusion du trou où le sujet peut se voir comme en miroir, le point de fuite rejoint la voix comme trouure du signifiant, point d'autant plus étranger que le sujet s'y reconnaît au-delà de tout signifié.

Tel est, selon moi, le nouage du champ scopique et du champ auditif que Garner manque en sautant trop tôt dans le champ politique.

Les exemples ne manquent pas de toiles dans lesquelles ce n'est pas la perspective qui impose un point de vue unique mais le point de vue du sujet regardant. Ce dernier peut de lui-même adopter plusieurs points de vue si ça lui chante.



Le « Portrait de Gabrielle d'Estrées et sa sœur », qu'on peut voir au Louvre, présente une perspective tout à fait ordonnée selon les règles. Pourtant l'historien Wolfram Fleischhauer (« La Ligne Pourpre », France loisirs) nous en propose une toute autre lecture que celle que le titre du Louvre semblerait imposer. Il ne s'agirait pas, selon lui, de la sœur de Gabrielle d'Estrées, mais de Henriette d'Entraygues, sur le point de prendre la place de Gabrielle dans le lit du roi. Et ce serait la raison de ce geste incongru qui lui fait prendre le téton de Gabrielle entre le pouce et l'index. Voilà un point de vue d'historien qui change déjà le notre. Il dévoile tout le jeu qui se déroule à l'époque autour des maîtresses du roi, sachant que des pourparlers sont en cours avec Florence pour qu'Henri IV épouse en définitive Marie de Médicis.

Mais le point de vue de l'historien peut se doubler d'un point de vue psychanalytique. Je peux remarquer que les corps nus des deux femmes se trouvent voilés dans leur partie basse par la baignoire dans laquelle elles s'exposent. Le point de fuite du tableau nous conduit au feu mourant d'une cheminée au-dessus de laquelle est pendu un tableau dans le tableau. A l'inverse, ce tableau, coupé dans sa partie supérieure, représente le corps nu d'un homme dont un bout de tissu voile le sexe. La coupure du tableau, elle, masque son identité. Henri IV, le père de l'enfant que porte Gabrielle à ce moment là ? Ou un autre homme, qui serait cependant le père, puisque tout le monde sait en France à cette époque-là que le roi a été opéré d'un calcul de la vessie au moment correspondant à la conception de cet enfant, ce qui le rendait sans aucun doute inapte à toute conception, surtout lorsqu'on sait les conditions des opérations chirurgicales de l'époque. Ici le point de vue historique rejoint la préoccupation analytique autour du Nom-du-Père, tandis que le phallus dans sa définition de « ce qui manque à l'autre » pourrait se repérer dans le trou de la cheminée au-dessus de laquelle trône le tableau dans le tableau. Ce trou pourrait se lire comme une tentative de représentation de l'irreprésentable, le trou de la 3<sup>ème</sup> dimension absente, trou de la perspective ou mystère de la féminité. Dans les deux cas, fonction de l'absence dans la représentation.

Un point de vue topologique pourrait tenter de raccorder les bords supérieurs et inférieurs du tableau en une bande de Möbius dans une perspective psychanalytique selon laquelle il n'y aurait qu'un seul organe sexuel, le phallus (globalement, la bande de Möbius n'a qu'une face.), qui se déclinerait selon les deux modalités de l'être et de l'avoir

(localement, la bande de Mœbius a deux faces). Cette conjonction du masculin et du féminin engendre toute représentation, c'est-à-dire la Représentation comme telle ; et ce dont il s'agit, c'est de savoir que représente ce tableau et qui va représenter le royaume de France.

Qui est cette femme qui pince le sein ? Qui va prendre la place dans le lit du roi ? Qui est le père de l'enfant ? Qui va donc hériter du royaume de France ? Comment faire alliance avec la riche Florence ? Qu'est-ce qu'une femme ? Qu'est-ce qu'un tableau dans le tableau ? Qu'est-ce, donc, qu'une représentation ? Voilà des questions qui sont fort loin de la cité bien ordonnée que Garner lit dans l'établissement de la perspective.

Ainsi est-il démontré qu'il ne faut pas confondre le point de fuite avec le point de vue, et que le point de vue politique peut être totalitaire alors même qu'il dénonce le totalitarisme. En définitive, ce n'est pas la perspective qui impose un point de vue, mais le sujet qui regarde en choisissant le champ dans lequel il se situe, quelle que soit la captation que le point de fuite impose en effet au regard... mais le regard n'est pas le *tout* du point de vue. De même la voix n'est pas le tout de la parole. Le signifiant y a aussi sa partie à jouer.

En conclusion, je rends hommage à Georg R. Garner. A travers la clarté et la vivacité de son propos, fort loin de la langue de bois lacanienne, il nous entraîne dans un dédale de références prises dans des champs très divers, qui finalement font sens. J'ai appris une foule de choses et j'ai trouvé un interlocuteur fabuleux. Nos différences, si j'ai pris soin de les travailler à fond, sont richesses dans la mesure où il m'a contraint à longuement élaborer mon argumentation, et à trouver des formulations nouvelles pour moi. Parmi ses références, un ami commun que je ne savais pas commun : Michel Guibal. Nous aurions pu nous côtoyer à son séminaire, et peut-être cela a-t-il été le cas à mon insu. J'ai retrouvé dans son livre une partie de l'influence de ce maître commun, notamment dans les éléments biographiques et la théorisation de l'erreur féconde de l'analyste. Les témoignages de ce genre sont si rares dans la littérature lacanienne qu'ils méritent d'être soulignés.

Je regrette profondément de ne prendre conscience que trop tard de l'œuvre de Georg R. Garner. J'ai le sentiment que la mort m'a retiré un merveilleux interlocuteur, et peut-être un ami.

Je souhaite longue vie à son œuvre.

Richard Abibon

vendredi 13 juillet 2007